

Pierre de Meuse

HISTOIRE DES HÉRÉSIES

Un ouvrage paru sous la direction de Luc Mary

Éditions
TrajectoirE

Qu'est-ce qu'une hérésie ?

Peu de mots sont aussi ambigus que le vocable « hérésie ». Il est, en effet, tour à tour valorisé comme l'expression de la liberté intellectuelle ou blâmé comme la forme la plus condamnable de la désunion spirituelle. Rechercher son étymologie nous permet de connaître son origine inattendue : le mot grec « *αιρεσις* », du verbe « *αιρω* », qui signifie prendre (un chemin, une carrière, ou, de manière figurée, un enseignement, une discipline, par conséquent choisir, manifester une préférence). Cependant, bien que l'étymologie nous fournisse la source du mot, elle ne nous renseigne pas sur sa résonance, sur l'environnement dans lequel il est employé. Si l'on se penche sur le contexte, on s'aperçoit que l'acception générale du mot est bien différente selon les époques. Dans la pensée indifférentiste actuelle, totalement étrangère, en apparence, à la notion de vérité religieuse, le mot est assimilable à « opinion minoritaire », relative à un domaine, toutefois, où il est suspect de se référer à une opinion dominante. C'est dire que, sous l'influence des Lumières, l'hérétique est plutôt regardé avec sympathie aujourd'hui. C'est un non-conformiste, un esprit libre en quelque sorte. C'est ainsi que Rémy de Gourmont se risque à écrire : « Les hérésies m'ont toujours semblé très curieuses pour l'étude de la psychologie humaine. Cela répond au besoin qu'ont les hommes de limiter la dose d'absurde qu'ils consentent à croire¹ » ou encore Nietzsche : « Ce qu'il y a de meilleur dans les religions, ce sont leurs hérétiques. » Le premier à avoir insufflé cet état d'esprit est bien entendu

1. Rémy de Gourmont, *Épilogues*, 1923.

Voltaire : « Il n'est pas trop à l'honneur de la raison humaine qu'on se soit haï, persécuté, massacré, brûlé pour des opinions choisies ; mais ce qui est encore fort peu à notre honneur, c'est que cette manie nous ait été particulière, comme la lèpre l'était aux Hébreux, et jadis la vérole aux Caraïbes. »

Cependant, cette amitié pour la révolte et les révoltés n'est que superficielle. En réalité, notre temps n'accorde sa sympathie qu'à ceux qui s'attaquent à des dogmes démonétisés et déjà affaiblis, réservés à la sphère privée : ceux de l'Église catholique, par exemple. Des lois écrites et non écrites ménagent bien en fait un espace où la pensée n'est pas libre, à commencer par celle, vouée aux gémonies, qui consiste à dire qu'il y a bien une Vérité spirituelle, mais la liste s'en allonge sans cesse. À ceux qui refusent de se soumettre à ces lois nouvelles, qu'elles soient morales ou scientifiques, on n'accorde pas le titre valorisant d'hérétique : ce sont des marginaux, des pervers, des malades ou des délinquants. Cependant, il n'en a pas toujours été ainsi : la perception *orientée* de l'hérésie que nous connaissons aujourd'hui aurait été incompréhensible pour un Grec de l'époque classique.

La perception païenne de l'hérésie

C'est que pour l'Antiquité païenne « *haíresis* » signifie une étude particulière, une école philosophique ou littéraire tout autant qu'une secte, désignée le plus souvent par le lieu en plein air où on l'enseigne : le Portique, l'Académie, le Jardin sont des *haíresis*. Ce terme n'a, dans un contexte polythéiste, aucune connotation péjorative ni favorable. Non seulement, en effet, les religions grecque et romaine admettaient une foule innombrable de dieux, réservant même à Rome un autel au « dieu inconnu », mais encore elles laissaient une place à des interprétations totalement opposées du même dieu. C'est ainsi que le culte d'Artémis à Éphèse vénère une divinité qui n'a rien à voir avec l'Artémis-Diane gréco-romaine, mais qui est plus proche à tous égards des divinités orientales Astarté ou Maïa. Personne ne s'en étonne en ce temps-là, ni même n'y voit de contradictions. Ces mythes comprenaient ainsi de nombreuses variantes, que chaque temple exposait en toute liberté. Cette attitude est

logique car les religions antiques n'étaient en aucune façon fondées sur une foi. À partir du III^e siècle, les philosophes multiplient d'ailleurs les interprétations allégoriques ou même burlesques des mythes, sans que quiconque crie au sacrilège. Cela ne veut nullement dire que les Anciens étaient hypocrites dans le domaine religieux. Ils effectuaient des sacrifices coûteux à leurs dieux, qui n'auraient pas été concevables si leur religion n'avait été qu'une galéjade. À vrai dire, nous ne savons pas très bien comment ils concevaient leurs religions. Walter Otto disait que nous sommes à leur égard comme des archéologues qui auraient à induire une théologie avec pour seuls indices les ruines d'une cathédrale. De plus, les hommes de l'Antiquité punissaient lourdement les offenses faites aux dieux lorsqu'elles portaient atteinte, non à l'interprétation admise, mais à la représentation ou au rituel. Citons par exemple Alcibiade et sa joyeuse troupe d'aristocrates libertins qui payèrent très cher d'avoir vandalisé les statues d'Hermès placées aux carrefours d'Athènes, anciennes sculptures du VII^e siècle, dont ils avaient amputé le phallus : pour sauver sa vie, Alcibiade dut désertier son commandement, s'exiler et compromettre sa carrière. Il ne fallait pas formellement humilier les dieux, mais on pouvait les voir différemment, les honorer autrement, les expliquer philosophiquement de manière diamétralement opposée sans que cette « *haíresis* » provoque le moindre scandale. En effet, la philosophie et le mythe font l'objet d'une étude séparée dans le paganisme et ne peuvent ni s'influencer ni se nuire¹.

La perception juive de l'hérésie

En était-il différemment dans le peuple juif ? Certes, la religion israélite est monothéiste, ce qui implique une théologie qui ordonne rationnellement l'étude du divin. Les deux domaines de la mythologie et de la réflexion rationnelle ne peuvent donc y être totalement indépendants. De plus, cette religion possède un ou plutôt des livres sacrés d'origine et de datation bien différentes. On pourrait donc en inférer qu'il n'existe qu'une voie pour les théologiens et que les opinions divergentes sont passibles de sanctions. Il n'en est pas ainsi en réalité car, dans le judaïsme, la théo-

1. Voir Paul Veyne, *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ?*

logie est secondaire par rapport à l'appartenance au peuple choisi par Dieu. Pour un juif du temps de Jésus, comme d'ailleurs d'aujourd'hui, un juif qui dit faux a plus de valeur à l'égard de Dieu qu'un *goy* qui dit vrai. La première religion du Livre, à cet égard, n'est pas fondamentalement différente à l'origine, des anciennes religions de l'Antiquité, où chaque peuple honorait une divinité qui lui était propre et qui veillait à sa pérennité. La différence réside évidemment dans le fait que, au lieu de mettre ce dieu à l'intérieur d'un panthéon (non pas nécessairement au centre ; ainsi Janus, dieu romain par excellence, est ravalé au rang de divinité secondaire), les juifs ont progressivement éliminé tous les autres, exprimant alors leur particularisme par d'innombrables pratiques rituelles, mutilation du prépuce, interdits alimentaires, exigences communautaires, qui ont pour effet (et pour but) de permettre à leurs frères dans la descendance d'Abraham de garder leur identité. Ce sont cette appartenance ethnique et cette pratique du judaïsme qui sont primordiales et non la foi. À cet égard, il faut faire la distinction entre le judaïsme sacerdotal et le judaïsme rabbinique. Dans le premier, antérieur à la destruction du Temple (70 apr. J.-C.), il existe une grande variété de sectes aux dogmes et aux rites bien différents (sadducéens, pharisiens, esséniens et un grand nombre de variantes) qui diffèrent non seulement dans l'interprétation, mais aussi dans la désignation et le texte des livres sacrés. L'influence grecque est considérable dès le III^e siècle av. J.-C. principalement à cause de l'immense diaspora des juifs qui s'installent sur tous les rivages du Proche-Orient, surtout dans l'Égypte lagide, à Alexandrie. Rappelons qu'afin de permettre à ces israélites, qui ne parlaient plus l'hébreu, de lire leur Bible, le roi Ptolémée II d'Égypte la fit traduire intégralement dans la langue grecque : c'est la Bible dite des Septante, dont d'ailleurs la Bible actuelle n'est en grande partie qu'une retraduction. On imagine aisément le nombre de glissements de sens auxquels donna lieu, malgré sa qualité, une telle traduction. La pensée grecque s'insinuait rapidement à l'intérieur du judaïsme, non seulement dans la diaspora, mais également à l'intérieur de la Judée, dans le centre de la vie juive, où des juifs hellénisés s'efforçaient de penser et vivre en Grecs. Certains d'entre eux iront même jusqu'à se faire confectionner un prépuce en peau de chèvre afin de pouvoir courir nus sur le stade ! Plus sérieusement, un grand érudit juif,

Philon d'Alexandrie (v. –20-50) entreprit, au 1^{er} siècle, d'écrire un grand nombre d'œuvres dans lesquelles il proposait une interprétation allégorique de la Bible, inspirée par une pensée platonicienne. On pourrait croire que de telles évolutions suscitassent de violentes exclusions. Il n'en est rien. Philon fut même désigné par ses coreligionnaires comme chef de la délégation qui se rendit à Rome en 40, pour défendre (sans succès) leurs intérêts devant Caligula. Signalons par parenthèse que Philon eut le rare privilège d'être bien vu à la fois par les juifs et par les chrétiens : les premiers Pères de l'Église le considéraient comme presque converti et certaines Églises orientales prétendent même qu'il devint évêque. Il fut donc considéré par une certaine tradition patristique comme un Père de l'Église « *honoris causa* ». On voit au demeurant que le judaïsme sacerdotal ne s'opposait nullement à l'existence de sectes, qui n'étaient en aucune manière un obstacle à la pleine participation à l'identité juive, dès lors que leurs membres continuaient à vivre dans le respect des pratiques et des institutions hébraïques : obéissance à la Loi, lectures des Livres, reconnaissance des autorités juives, notamment judiciaires.

Avec l'anéantissement de la société juive consécutif à la destruction du Temple (70) et la répression qui s'ensuivit du fait des empereurs romains, au premier rang desquels Titus, la caste sacerdotale est abolie et le judaïsme cesse d'être une religion sacrificielle. Un nouveau judaïsme voit le jour, celui des rabbins (« *rabbi* » signifie savant) qui vont élaborer une immense œuvre de commentaires de la Loi, le Talmud. Là encore, les divergences sur l'interprétation de son contenu ne produisent aucune exclusion. Naturellement, le judaïsme talmudique multiplie les controverses doctrinales, qui ne sont pas déconseillées, bien au contraire. Le Talmud y fait constamment référence. Cependant, à la différence de ce qu'il se passait du temps des prêtres, une opinion dominante se dégage, soumise à une majorité de sages. Malgré tout, les propositions rejetées ne sont pas enterrées dans l'oubli : la voie hérétique peut être ouverte à nouveau par la suite. De toute façon, les scissionnistes ne se voient nullement contester leur appartenance au peuple juif, car la qualité de juif réside, en réalité, bien davantage dans le partage de valeurs ethniques (culture, endogamie et pratiques religieuses, même réduites au minimum)

que dans la référence à une foi déterminée. Au XVII^e siècle, même l'irruption de plusieurs faux messies, dont le plus important fut Sabbataï Tsevi, fondateur des Sabbatéens, n'entraîna pas d'exclusion malgré les graves répercussions qu'elle provoqua chez les communautés juives marranes, comme Amsterdam ou Lisbonne.

Les hérésies de l'islam

L'islam, quant à lui, se fonde sur un seul livre monolithique, malgré son apparente hétérogénéité. Le Coran est dicté directement par Dieu, en arabe, précisons-le, ce qui explique la pérennité de la langue littéraire. Il est incréé, c'est-à-dire aussi éternel que Dieu lui-même. Il en résulte que toute théologie est contenue dans le Coran et lui seul. Il pourrait en résulter un sévère dogmatisme, mais il n'en est pas ainsi car l'islam ne connaît pas de magistère décisionnaire, et aucune autorité, même le califat, du temps où il existait, n'est compétente pour trancher sur le bien-fondé d'une interprétation spécifique du Livre unique. Ce qui ne signifie pas que l'indifférence ou la tolérance soient la règle : de nombreux schismes historiques ont existé et existent toujours, qui ont donné lieu à des guerres internes à l'islam, presque aussi anciennes que l'islam lui-même. Citons l'alaouisme dont le chiisme est l'exemple le plus remarquable, mais, dans ces guerres, la lutte pour le pouvoir est tout aussi déterminante que les désaccords sur la foi. Malgré la haine souvent meurtrière qui déchire les chiites et les sunnites, des influences se manifestent au gré des retournements politiques. Depuis la révolution iranienne, et les succès du Hezbollah, le chiisme interpelle le sunnisme sans que personne s'indigne de cette intrication du spirituel et du temporel, toute naturelle dans l'islam. De toute façon, et malgré les injures et, oserons-nous dire, les massacres, tous se considèrent mutuellement comme des musulmans.

Le particularisme chrétien

À cet égard, le christianisme est une exception, tant au regard des religions du passé que des deux autres religions monothéistes. Dès le II^e siècle, les maîtres de la pensée chrétienne, saint Irénée et Justin de Naplouse, évêques, écrivirent et diffusèrent des « *contra haereticos* »

destinés à mettre en garde leurs ouailles et à exclure les déviants de la communauté des croyants, suivis par saint Augustin, évêque d'Hippone, et bien d'autres jusqu'au xvi^e siècle. À partir du iv^e siècle, le pouvoir temporel est sollicité de sévir contre « ces méchantes brebis qui troublent la communion des hommes de bonne volonté avec Dieu ». Selon les historiens, et notamment William Hugh Clifford Frend, historien de l'Église du i^{er} siècle et récemment disparu, c'est seulement aux environs de 170 que les Pères de l'Église cherchent à imposer une seule vision de la Révélation divine, définie comme l'orthodoxie, excluant de la communauté des fidèles ceux qui n'adhèrent pas à cette théologie, sur un point ou sur un autre.

Ce point de l'orthodoxie est une innovation décisive du christianisme. Aucune religion jusque-là n'avait exigé de ses fidèles autre chose qu'une communauté de comportement et de rites. Le terme « orthodoxie » appartient d'ailleurs au vocabulaire grec de la philosophie. Platon utilise dans *L'Alcibiade* le terme ὀρθοδοξαστικος qui signifie « conforme à une opinion saine ». C'est cette notion d'accord intellectuel qui est à l'origine du développement des credos, c'est-à-dire des articles de foi, à la fois exhaustifs et résumés, à prononcer à chaque sacrifice, toujours dans le même ordre. Par cette déclamation collective, les fidèles expriment une adhésion pour laquelle l'Église ne leur demande pas la compréhension complète, souvent difficile à obtenir, mais l'affirmation personnelle de la vérité de son contenu. L'orthodoxie est donc une question de pensée et de foi plutôt que de conduite. De là la nécessité de promulguer des dogmes. Un dogme est une vérité de foi définie par l'Église comme révélée. Ce n'est pas seulement un *article* de foi, car l'Église y ajoute une définition qui l'impose comme faisant partie de la substance de la foi, une formulation conceptuelle irréformable et définitive proclamée par un concile comme le précisera Vatican I. Croire en un dogme, comme l'écrit saint Thomas, c'est « tenir une vérité de foi ».

Pourquoi les Pères de l'Église adoptèrent-ils cette attitude ? Pourquoi ces conciles définissant le dogme au milieu des controverses, quelquefois des violences, avec toujours en définitive la soumission ou l'exclusion des minoritaires, à Nicée (325), Constantinople (381), Éphèse (431),

Chalcédoine (451), et bien d'autres. Poser cette question n'est en rien offenser la foi. Le croyant pourra répondre avec simplicité par une affirmation spontanée, non pas nécessairement naïve : « Parce que c'était la Vérité ! » Cependant les voies de la volonté divine, même pour un croyant, passent par des phases qui appartiennent à des contraintes bien naturelles, et c'est ce que nous allons tenter de rechercher ici.

La première cause de cette innovation est à rechercher dans les conséquences de l'universalisme paulinien. Nous verrons dans les chapitres suivants que cette orientation ne s'est pas imposée sans heurts. Cependant, à partir du moment où il était admis que les non-juifs pouvaient adhérer au christianisme sans passer par le judaïsme (et sans en accepter les contraintes), il devenait nécessaire de proposer un corpus doctrinal cohérent. N'oublions pas que les premières communautés chrétiennes vivaient dans l'attente *immédiate* du retour du Christ sur la Terre (la parousie, du mot grec παρουσία, présence) ; plus rien n'est important quand la fin du monde est imminente. Rapidement, se créèrent des Églises composées d'hommes superficiellement hellénisés, mais qui portaient des héritages extrêmement divers : grecs et romains, bien sûr, mais aussi galates, cili-ciens, phéniciens, iraniens, gaulois, et des dizaines d'autres. Comme ces communautés n'avaient pas de relation directe, et que le lien social hérité ne leur était pas commun, il fallait bien qu'un facteur d'unité existât entre des peuples si divers. D'autant que les non-chrétiens ne faisaient pas la différence entre les juifs et les chrétiens. Celse, Tacite, Pline le Jeune et Suétone considèrent les chrétiens de Rome comme des sortes de juifs. La communauté de foi, rigoureuse et exhaustive, était donc indispensable pour garder une identité aux fidèles. Or il existait une incroyable diversité de croyance dans le christianisme des I^{er} et II^e siècles. Bart Ehrman estime que rien ne peut nous permettre d'imaginer le « bouillonnement théologique » de villes comme Alexandrie... Sauf le christianisme d'aujourd'hui¹ ! Il faut bien comprendre d'autre part que les croyants de cette époque n'avaient pas à leur disposition des livres canoniques cohérents et cadrés comme aujourd'hui. Il existait de nombreux textes considérés comme sacrés, prétendument écrits par les disciples contemporains

1. Bart Ehrman, *Les Christianismes disparus*, Bayard, 2007.

de Jésus, et dont la plupart ont disparu, parce qu'ils ont été volontairement détruits ou simplement perdus. Il en reste aujourd'hui un peu plus d'une quarantaine, et on en découvre chaque année de nouveaux à l'occasion de fouilles archéologiques ou de recherches d'archives. Citons les manuscrits de Qumrân ou de Dag Hammadi, les plus récents et les plus connus. Ces textes sont dénommés par l'Église catholique « apocryphes », ce qui ne signifie pas nécessairement « mensongers » ni « faux », comme on le croit souvent, mais, d'un mot grec *αποκρυπτειν*, « cachés », c'est-à-dire « qu'il faut tenir sous le boisseau » car, à une époque tardive, au III^e siècle et même au IV^e, il fut décidé de considérer comme parole de Dieu certains textes et d'en éliminer tous les autres, pour constituer ce que l'on appelle aujourd'hui le Nouveau Testament, qui ne fut canonisé en vingt-sept livres qu'en 367, par saint Athanase d'Alexandrie. Ajoutons que la religion nouvelle était en proie à l'hostilité. D'abord, et c'est bien naturel, les juifs attachés à l'ancienne Loi voyaient d'un mauvais œil ces nouveaux venus qui profitaient de leur statut favorable dans l'Empire, sans en respecter les obligations. De plus, les autorités regardaient avec une grande défaveur les cultes nouvellement créés, toujours suspects de créer du désordre. Pour être bien considéré et bénéficier des avantages qui étaient réservés à un culte, notamment juridiques (droit de recevoir des dons, par exemple), il fallait faire la preuve de son ancienneté. Les évêques avaient beau affirmer que leur religion était la suite du judaïsme, il était difficile à un fonctionnaire romain de s'y retrouver. De là, bien avant les persécutions pour avoir refusé de sacrifier au culte impérial, une mauvaise image de marque qui pesait sur le christianisme des premiers siècles. C'est pourquoi il était nécessaire, afin de resserrer les rangs, de maintenir une uniformité de pensée : une orthodoxie. Enfin et surtout, le christianisme proposait une attitude toute nouvelle sur la notion de croyance. Lucien Jerphagnon, citant Marcus Varron, note que l'Antiquité romaine connaissait trois niveaux de la conscience religieuse :

Le premier niveau est celui de la participation collective aux rites de la collectivité (cité, Empire, royaume), pour lequel une implication est *obligatoire*. S'y soustraire, c'est faire sécession de la société qui, rappe-lons-le, est holiste.

Le deuxième niveau est celui de la mythologie, pour laquelle toutes les interprétations sont possibles, de l'interprétation littérale à la simple allégorie en passant par la farce (voir par exemple le personnage semi-divin d'Hercule, transformé dès le III^e siècle en une sorte de Falstaff de l'Olympe). Il est seulement recommandé de connaître et de répéter les mythes.

Le troisième niveau est celui des personnages divins, pour lesquels toute latitude est donnée à l'esprit individuel, du dieu avec lequel on négocie des marchés, chers aux anciens Romains, au dieu totalement abstrait des philosophes.

Le christianisme renverse totalement la perspective antique sur la liberté : la participation aux rites sociaux n'est plus que *contingente*, alors que la foi dans les récits sacrés est une condition du salut, et la relation personnelle avec Dieu est exclusive de toute définition personnelle. Cette attitude paraissait souvent choquante aux contemporains qui voyaient dans cette attitude une trahison : de nombreuses dénonciations, toujours calomnieuses, furent envoyées aux autorités par des voisins soupçonnant que cette réserve cachait des pratiques criminelles. Telle est l'origine de nombreuses persécutions. Face à cette hostilité, le besoin de définitions devenait plus fort encore.

Le résultat est que, dès les premiers siècles, le christianisme se complexifie. Un missionnaire disait : « Il faut une journée pour faire un musulman, mais plusieurs années pour faire un chrétien. » À mesure, en effet, que la prédication sort du cadre judaïque, elle doit répondre au questionnement de la pensée grecque hellénistique, éprise d'abstraction, attachée obstinément à la notion de concept, exigeant des explications logiques et par-dessus tout intolérante aux contradictions. Il devient nécessaire de conceptualiser le message évangélique et d'assurer sa cohérence en fournissant une logique propre. Tous les grands noms de l'Église du I^{er} au IV^e siècle, Irénée, Clément, Athanase, Jérôme, Augustin, vont s'attacher à la recherche érudite et passionnée afin de répondre aux innombrables interprétations nées de ce foisonnement. Le rôle des évêques, à la différence des époques ultérieures, était d'interpréter de manière correcte les

Écritures. Pour ce faire, on aura recours à l'exégèse, à l'allégorie, on retournera aux textes hébraïques ; saint Jérôme entretiendra des relations avec des rabbins, échangeant des textes, un peu comme des collectionneurs de timbres se passent leurs découvertes, confrontant des explications. Paradoxalement, on peut dire que le judaïsme rabbinique doit beaucoup à ce perfectionnement, l'aidant à bâtir sa différence. On aura recours également à la pensée grecque, principalement platonicienne, dont les schémas dualistes seront repris comme des prémisses du message chrétien. Il faut d'ailleurs signaler la convergence entre le paganisme des derniers temps et le christianisme, dans cette filiation. À ce titre, l'abandon des divinités personnalisées et des mythes au profit de symboles et de raisonnements philosophiques sera un important atout pour le christianisme qui, tout en se coulant dans le discours à la mode grecque, donnera aux catéchumènes une relation personnelle avec Dieu, alors que les dieux du Panthéon avaient perdu leur personnalité et apparaissaient donc inutiles au plus grand nombre.

Cependant, il fallait aux Pères de l'Église éviter d'apparaître comme des novateurs par rapport à l'Évangile : il était donc indispensable de mettre constamment en lumière que l'orthodoxie était contenue dans les textes sacrés et que les choix d'interprétation divergente lui étaient **ultérieurs**. Comme le répétait Tertullien : « Jamais l'ombre n'existe avant le corps, ni la copie ne précède l'original¹. » Les hérétiques, recevant une révélation claire, l'avaient donc nécessairement et consciemment adultérée. Telle a été la vision de l'Église pendant des siècles et jusqu'à l'époque moderne, partagée par l'ensemble des théologiens et des historiens. C'est l'école protestante allemande avec Walter Bauer² qui développa l'idée inverse : selon lui, l'ensemble des communautés chrétiennes du Proche-Orient et de l'Asie Mineure au II^e siècle étaient hérétiques, bien avant que l'orthodoxie ne fût imposée par l'Église de Rome, vers 170. En somme, selon cette théorie, l'hérésie avait préexisté à l'orthodoxie ! Cette thèse est aujourd'hui abandonnée, du moins dans son monolithisme. Il apparaît en effet que, si « hérésie » il y avait dans les premières communautés

1. *Apologetica*, XLVII, 14.

2. *Orthodoxie et hérésie aux débuts du christianisme*, 1934.

chrétiennes, ce n'était pas une seule hérésie, mais des interprétations très diverses, souvent inconciliables, à une époque où aucune doctrine n'était définie sur les points litigieux. Comme l'écrit André Benoît : « L'orthodoxie n'est pas une donnée première, c'est un processus. On verra cette orthodoxie se préciser au cours des grandes crises théologiques. » En somme, on revenait à cette vieille maxime réitérée par Mgr Cristiani dans son petit livre sur les hérésies selon laquelle l'hérésie est utile à la foi car elle permet « de préciser la Vérité ».

Cette réalité aura deux conséquences :

- La première sera l'institution d'un magistère qui énoncera les normes de l'Église dans le domaine aussi bien théologique que sacramentel, jusqu'en 1870 avec la promulgation du dogme de l'infaillibilité pontificale, ce qui permettra de construire une Église bien différente au cours des siècles, sans jamais se déjuger. Il prononce « l'anathème contre celui qui vous prêche un second Évangile¹ ».
- La seconde sera de différencier le péché de l'hérétique de l'hérésie elle-même, notamment selon l'époque à laquelle celle-ci a été identifiée et condamnée. Citons par exemple l'un des plus grands maîtres de la recherche chrétienne du III^e siècle, Origène d'Alexandrie (v. 185-254). Fils de martyr et martyr lui-même (il fut torturé sous la persécution de Dèce en 250 et en mourut quatre ans plus tard), il accumula les audaces théologiques et, malgré des condamnations personnelles, continua à prêcher à Césarée de Palestine, formant plusieurs générations d'évêques. Or, ses thèses, qui furent utilisées par certains gnostiques et donc constituaient un aliment pour l'hérésie, ne furent condamnées que plusieurs siècles après sa mort. Tant qu'une thèse n'est pas condamnée en tant que contraire à l'orthodoxie, ses soutiens ne sont pas hérétiques. C'est qu'en effet la qualification d'hérétique désigne une situation de rupture, non seulement avec le contenu de la foi, mais aussi avec le magistère. Un groupe d'hérétiques se manifeste donc par son caractère irréductible (l'hérétique ne veut pas reconnaître qu'il s'est trompé) et opiniâtre ; en une formule, on peut dire que l'hérésie, en « déchirant la

1. Galates, I, 6-9.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction	3
Qu'est-ce qu'une hérésie ?	5
La perception païenne de l'hérésie	6
La perception juive de l'hérésie	7
Les hérésies de l'islam	10
Le particularisme chrétien	10
Chapitre 1^{er} – Les hérésies dans l'Église avant Constantin	19
Les hérésies du I^{er} et II^e siècles	23
1) Simon le magicien	23
2) Juifs chrétiens, nazôréens, ébionites ou elkasaites	26
3) Les marcionites	35
4) Le montanisme	44
5) Les gnoses	51
6) Le manichéisme	63
Chapitre 2 – Les hérésies après Constantin	75
1) Les problèmes soulevés par l'Incarnation et la Trinité	78
2) Les difficultés de l'unité ecclésiale : le donatisme	99
3) Le pélagianisme et le débat sur la Grâce et le péché originel	106
4) L'origénisme	112
5) L'islam ! Une hérésie d'hérésie ?	116

Chapitre 3 – Les hérésies médiévales	123
1) Le catharisme	127
2) Le valdéisme	134
3) La philosophie, matrice de l'hérésie ?	137
4) Le millénarisme de Joachim de Flore (1132-1202)	144
5) Guillaume d'Occam	149
6) Les « spirituels », les fraticelles en Italie. Les béguins et bégards	151
Chapitre 4 – Les prémisses de la Réforme luthérienne	159
1) Wyclif et les lollards	161
2) Les hussites	164
3) Savonarole	167
Conclusion	171